

Le regard animé

Number 252, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47393ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Le regard animé]. *Séquences*, (252), 51–53.

PERSEPOLIS

Récit lumineux d'un sombre régime

Adaptation grandiose du témoignage dessiné de Marjane Satrapi, ce long métrage, Prix du jury au Festival de Cannes en mai dernier, illustre de manière émouvante l'enfance bouleversante d'une petite fille sous le régime iranien des années 80. Découverte d'une partie de l'Histoire vécue de l'intérieur, ce film touchant nous donne l'opportunité de mourir moins idiots.

ÉLÈNE DALLAIRE

Remonté en forme de retour en arrière, le récit de Satrapi trouve un public attentif. Le succès retentissant de la bande dessinée qu'elle a publiée de 2000 à 2003 aide sûrement à la promotion du film. Et quel film ! D'une qualité graphique sensible, le long métrage est éblouissant d'économie de moyens. Les quelques petites touches de couleur servent à faire sentir toute la noirceur du régime religieux.

Née dans une famille moderne, ouverte et libre, Marjane Satrapi raconte, dans les quatre tomes de sa bande dessinée, son enfance en Iran, la montée de l'islamisme après le départ du Chah, son exil en Autriche, son retour au pays et son ultime départ pour la France. À travers les yeux de cette enfant déterminée, curieuse et allumée, on prend conscience des contrastes iraniens. Dans cette ère où les Américains ont l'obsession de l'axe du mal et où l'on tente de nous mener dans une guerre avec les Perses, espérons que le public sera nombreux à faire la découverte de ce peuple qui a déjà tant souffert.

Il est étrange d'entendre Iron Maiden sur des images de la guerre Iran-Irak, mais cela exprime bien l'idée que, malgré les mollahs, le peuple reçoit des bribes de la culture occidentale.

L'heureuse rencontre de Satrapi avec Vincent Paronnaud, auteur de BD connu sous le pseudonyme de Winshluss, nous donne une œuvre touchante et instructive. Ils ont su sélectionner et lier les nombreuses vignettes que l'on retrouve dans les albums et en garder l'essentiel sans en trahir le sens. Marc Jousset fait un travail admirable de direction artistique. Les décors du film sont aux limites de l'eau-forte tant les textures des noirs et des blancs sont riches. D'une qualité fusain et charbon, les dessins épurés créent, dans leurs mouvements, de magnifiques ambiances. On a réalisé un film pudique dans ses moyens par l'utilisation des ombres chinoises pour les scènes de foule et la séparation des niveaux de décor. On pense à la facture visuelle des travaux de papier découpé de Lotte Reiniger **Les Aventures du prince Ashmed** (1926) ou de Michel Ocelot dans **Princes et Princesses** (2000). L'équipe qui a travaillé sur le scénarimage a complété, avec respect et sensibilité cinématographique, le scénario de Satrapi. Le découpage est très efficace et le film coule doucement devant nos yeux embués.

Persepolis est un film animé qui réussit, comme on le voit rarement, le difficile pari de l'identification aux personnages. Contrairement aux productions qui nous sont généralement proposées, on assiste ici à un véritable transfert.

D'une grande qualité graphique, l'animation utilise des poses assez originales. Habituellement, dans les studios d'animation

commerciale, on voit peu de personnages de face ou de profil. On préfère utiliser des dessins de trois quarts pour donner plus de relief. Dans cette adaptation, dessinée de manière traditionnelle, on ose ces positions précaires et l'action fonctionne bien. Les différents cadrages donnent aussi une bonne idée des qualités de la bande dessinée. Les légers mouvements de caméra et les transitions douces apportent un rythme lent et personnel au film. Ce rythme transmet bien le sentiment que, pour Marjane et sa famille, les choses ne changent pas assez vite pour le mieux.



Prendre conscience des contrastes iraniens

Nous sommes avec Marjane dans sa quête de liberté et d'affirmation, que ce soit dans son pays d'origine ou dans son exil.

Le choix des voix est aussi sans faille. Chiara Mastroianni et Catherine Deneuve nous proposent un duo mère-fille émouvant. Leurs voix adultes se ressemblent tellement que parfois elles se font écho. On a voulu aussi rendre hommage à l'aïeule et honorer sa mémoire, alors le rôle de la grand-mère, tenu par Danielle Darrieux, est plus important que dans la bande dessinée. L'actrice de renom y apporte une douceur déterminée et une forte tendresse. La musique d'Olivier Bernet est parfois un peu répétitive, mais l'utilisation du son reste très soignée. Il est étrange d'entendre Iron Maiden sur des images de la guerre Iran-Irak, mais cela exprime bien l'idée que, malgré les mollahs, le peuple reçoit des bribes de la culture occidentale. Et que dire de la scène où Marjane est amoureuse de Markus ? Très belle illustration sonore en contrepoint.

Créé par une équipe enthousiaste, généreuse et compétente, **Persepolis**, première réalisation réussie pour ces deux bédésistes, annonce une riche carrière. On a, dès que les lumières se rallument, envie de voir encore et encore leur travail.

■ France 2007, 95 minutes — Réal. : Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud — Scén. : et adapt. : Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud — Voix : Chiara Mastroianni, Catherine Deneuve, Simon Abkarian, Danielle Darrieux, François Jerosme, Gabrielle Lopes — Dist. : Métropole.



BEE MOVIE

Elles sont très amusantes, ces abeilles. Vivant dans des décors aux couleurs bien sucrées, habillées de costumes aux innombrables déclinaisons de rayures jaunes et noires, Barry Bee Benson et son meilleur ami doivent choisir le métier qu'ils comptent exercer chez Honex. Horrifié à l'idée de faire la même routine jusqu'à la fin de sa vie, Barry souhaite explorer le monde extérieur.

Il quitte alors la ruche et fait la rencontre de Vanessa, une jolie fleuriste. Découvrant une exploitation abusive de ruches, Barry décide de poursuivre les humains en justice et de récupérer la production de miel.

Avec son scénario bien ficelé et truffé de gags visuels ou sonores, **Bee Movie** est un long métrage divertissant pour toute la famille. On cite même au générique comme consultant en humour pour enfants les trois petits de Jerry Seinfeld.

Steve Hickner (**Prince of Egypt**) et Simon J. Smith, réalisateur de courts métrages comme *Shrek 4D* ou *Far Far Away Idol (V)* en 2004, ont bien relevé le défi que Seinfeld leur a lancé. On raconte que c'est à la suite d'un dîner avec Steven Spielberg que le comique américain a proposé, un peu à la blague, de faire un film d'animation avec des abeilles. Seinfeld, homme de parole, devient donc coproducteur, coscénariste, voix principale et promoteur du film jusqu'au Festival de Cannes.

La trame sonore de Rupert Gregson Williams — **Les Muppets dans l'espace** (1999) **Hôtel Rwanda** (2005), **Nos voisins, les hommes** (2006) — regorge de musiques entraînantes aux références comiques, de *Sugar*, *Sugar* du groupe The Archies à *Here Comes the Sun* de George Harrison. Le bruitage illustre bien le point de vue sonore de notre minuscule héros.

Il faut le voir accroché à une balle de tennis ou sur le pare-brise d'un camion. Dans la lignée des **Antz** (1998), **A Bug's Life** (1999) ou **Ant Bully** (2006), on réalise que la vie d'insecte n'est pas facile, mais que les petits peuvent venir à bout de bien des obstacles.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **DRÔLE D'ABEILLE** — États-Unis 2007, 90 minutes — **Réal.** : Steve Hickner et Simon J. Smith — **Scén.** : Jerry Seinfeld, Spike Feresten, Barry Marder et Andy Robin — **Voix** : Jerry Seinfeld, Renée Zellweger, Chris Rock, Matthew Broderick, John Goodman, Alan Arkin, Larry King et Sting — **Dist.** : Paramount.



BEOWULF

La recherche infographique de réalisme se poursuit avec cette réalisation de Robert Zemeckis, réalisateur de **Back to the Future** (1985), **Who Framed Roger Rabbit** (1988), **Forrest Gump** (1994) et **Cast Away** (2000). Quête bien futile que de calquer le design des personnages sur la physiologie des acteurs. On se souviendra du malaise occasionné par **Antz** (1998) où, à travers des fourmis bien ordinaires, on voyait Woody Allen ou Sylvester Stallone. Ici aussi, on s'est entêté à vouloir copier la réalité pour raconter cette légende nordique, mais on fait porter à Angelina Jolie des talons aiguilles !

Nous sommes au Danemark au VIII^e siècle, le peuple est attaqué par un démon. Arrive Beowulf, un héros fort et musclé qui, bien entendu, tombera amoureux de la jeune reine, tuera le monstre et se retrouvera charmé par la démoniaque mère de celui-ci. Allégorie sur les démons intérieurs qui nous minent, cette adaptation rassemble plusieurs clichés médiévaux dans une production bien peu sentie.

Le soin qu'on a apporté à faire des personnages principaux réalistes nuit aux scènes de foule où les personnages secondaires sont indéfinis. On nous présente un peuple bien trop homogène, sans vieux, sans enfants et où les femmes ont toutes le même tour de rein.

Les avancées technologiques offrent de grandes possibilités dans les textures de peau, de cheveux ou de tissu, mais quand l'animation n'est pas juste on ne peut que décrocher. La fabrication des personnages virtuels laisse à désirer et dans plusieurs plans les bras sont hors d'axe et certaines poses bien peu crédibles.

Le film, présenté dans sa version Imax 3D, souffre aussi des tics liés au médium. Les positions de caméra sont souvent choisies pour nous donner un effet de profondeur ou nous faire croire qu'un objet sort de l'écran, sans tenir compte du langage cinématographique et du meilleur cadrage qui apporterait cohésion au récit. Ajoutez une bonne couche d'effets de feu, de pluie et de la musique plutôt clichée et vous avez une production qui, malheureusement, passera vite aux oubliettes.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **LA LÉGENDE DE BÉOWULF** — États-Unis 2007, 95 minutes — **Réal.** : Robert Zemeckis — **Scén.** : Neil Gaiman et Roger Avary — **Voix** : Ray Winstone, Anthony Hopkins, John Malkovich, Robin Wright Penn, Brenda Gleeson, Angelina Jolie, Crispin Glover — **Dist.** : Paramount.



THE DISTRICT

Nous recevons rarement sur nos écrans des longs métrages d'animation hongrois. Le fouillis graphique et sonore qui habite cette histoire de guerre de clans à la Roméo et Juliette est bien étrange. Dans un quartier mal famé, un groupe d'adolescents veut faire de l'argent rapidement.

Au lieu de suivre l'exemple des adultes véreux et malhonnêtes qui les entourent, les jeunes remonteront dans le temps, tueront une horde de mammoths et, revenus à l'époque actuelle, puiseront le pétrole ainsi obtenu.

L'ouverture du film se fait sur un avertissement de vulgarité visuelle et sonore. On tente de faire un scandale d'un film au final assez conventionnel dans son découpage. À quoi bon présenter des adultes qui ne sont que des putes ou des salauds violents et corrompus ? Malgré quelques séquences épicées, on se retrouve rapidement dans la quête de valorisation personnelle typique aux adolescents.

La trame sonore, ponctuée de numéros musicaux que l'on a voulu branchés, vieillira très mal. Le rap et le hip-hop, au lieu de faire jeune, sonnent déjà assez ringard. Le film est aussi hyper chargé de dialogues. Il n'y a donc aucune place pour respirer.

Le visuel assez particulier justifie probablement que le film ait reçu, entre autres récompenses, le Grand Prix du long métrage en 2005 à Annecy. Les techniques utilisées de capture de mouvements et d'animation de style papier découpé fonctionnent assez bien.

On a donné aux décors et aux personnages des textures de lignes au fusain et les différentes poses de tête donnent à l'animation des bouches un effet intéressant. Dans les scènes qui présentent des personnages connus comme Jean-Paul II ou Georges Bush, on a un bel effet de dessins de caricature, d'autres scènes utilisent la prise de vue réelle ou encore une animation dessinée en à-plat, suivie d'une scène réalisée en effet 3D. Alors, l'ensemble de cette production marginale devient une soupe assez lourde sur l'estomac.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **NYÓCKER!** — Hongrie / Roumanie 2004, 87 minutes — Réal. : Áron Gauder — Scén. : Máriausz Bari et Viktor Nagy — Voix : L.L. Junior, László Szacsavay, Gyözö Szabó, Csaba Pindroch, Gábor Csöre — Dist. : Métropole.



ENCHANTED

Le film idéal pour la jeune fille diabétique. Toute cette production dégouline de clichés. À croire que le bon vieux Walt s'est réincarné dans la plume du scénariste Bill Kelly.

La belle Gisèle, la méchante belle-mère, le prince charmant niais, le fidèle serviteur et une joyeuse troupe d'animaux de la forêt meublent ce récit prévisible. On pourrait croire que de se retrouver, par magie, transplanté à New York en 2007 apporterait quelques réflexions et débats sur les thèmes classiques des contes de fées.

Mais non, malgré quelques gags sympathiques, on reste de glace devant les numéros de production et les chansons ultra-mielleuses. Aucune surprise, la belle trouvera l'amour auprès de Robert, un avocat père monoparental, et le prince Edward se consolera dans les bras de Nancy, la fiancée délaissée. Et pauvre Susan Sarandon en dragon qui ne sait plus voler !

Ce film homogène, malgré l'utilisation de l'animation classique, des images de synthèse et de la prise de vue réelle, reste très cohérent avec les valeurs véhiculées par les films de la maison Disney. Le jeu des comédiens convient à ces rôles sans saveur et unidimensionnels. Les chansons de Menken et Schwartz ne leur laissent pas de marge de manœuvre pour exprimer autre chose que des banalités.

Dans ce film, le réalisateur Kevin Lima — **A Goofy Movie** (1995), **Tarzan** (1999), **102 Dalmatians** (2000) — a répondu à la commande. Les dessins sont magnifiques, l'utilisation du 3D est justifiée, le tournage réel à New York s'imbrique bien avec les médiums animés. Déconnecté de la réalité, ce long métrage interminable n'apporte tellement rien de neuf que l'on se demande s'il ne sert pas tout simplement de matériel de présentation de l'expertise développée par les studios Disney. Moins bon que **Cendrillon** (1950), **Blanche-Neige** (1937) ou l'intégrale sur Sissi rééditée en 2004, ce film s'adresse à ceux qui mangent leurs émotions. À consommer lors de votre prochaine crise d'hypoglycémie.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **IL ÉTAIT UNE FOIS** — États-Unis 2007, 107 minutes — Réal. : Kevin Lima — Scén. : Bill Kelly — Int. : Amy Adams, Patrick Dempsey, James Marsden, Susan Sarandon, Idina Spall — Dist. : Équinoxe.